

Le Phormion de Térence et les Fourberies de Scapin de Molière.

Les Fourberies de Scapin de Molière sont une imitation, en partie du Phormion de Térence, en partie de plusieurs comédies italiennes et françaises, de Tabarin et d'autres. Les emprunts qu'il y fit à ses devanciers sont si nombreux que c'est à cette même pièce qu'il faut rapporter l'origine de ce mot du poète si connu: „Je reprends mon bien où je le trouve.“ Comme une comparaison du Scapin avec tous les originaux que Molière mit en contribution nous mènerait donc trop loin, comme la comédie latine lui fournit l'idée première et maintes scènes de la sienne, et que les critiques malveillantes par lesquelles on a cherché à rabaisser le poète et son oeuvre, ne portent que sur ce qui est imité du latin, nous bornerons notre tâche à une comparaison des Fourberies de Scapin avec le Phormion de Térence.

Parmi les critiques français Boileau a été le premier, que je sache, qui ait donné la préférence à la comédie du poète latin, dans le jugement qu'il a porté sur Molière dans son Art poétique. Il semble presque qu'il veuille tirer de ce jugement des conclusions sur les deux poètes en général, propres à rabaisser le génie de Molière au-dessous de celui de Térence. Mais Voltaire en a fait promptement justice.

„Si Molière,“ dit-il, „avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son Art poétique:

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe (l'enveloppe)
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

„On pourrait répondre à ce grand critique que Molière n'a point allié Térence à Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence, que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique, et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.“

„Molière ne pensait pas que les Fourberies de Scapin et le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que Molière peut-être de son art eût remporté le prix? Qui donc aura ce prix, si Molière ne l'a pas?“

La Harpe, dans son Cours de littérature (I, 146 de l'édition de Didot en trois volumes) ne se contente pas de défendre Molière en général; il juge très favorablement de la pièce même. „Ce n'est qu'à Molière,“ dit-il, „qu'il a été donné de surpasser Térence même dans sa diction et son dialogue. On sait d'ailleurs combien, sous tous les rapports, notre Molière est supérieur à tous les comiques anciens et modernes. Il a pris dans le Phormion le fond de l'intrigue de ses Fourberies de Scapin: ici c'est un valet fourbe qui dupe deux vieillards crédules, et leur escroque

„de l'argent, pour servir les amours de deux jeunes gens; là, pe'est un arasite qui fait le même rôle de concert avec un valet. Mais l'auteur français est bien au-dessus du latin par la gaieté et la verve comique. C'est pourtant dans cette pièce que Boileau lui reproche, et avec raison, d'avoir à Térence allié Tabarin. Molière, en effet, y est descendu jusqu'à la farce, ce que Térence n'a pas fait. Mais nous savons aussi que Molière avait besoin de farces pour plaire à la multitude, qu'il n'avait pas encore assez formée; et dans cette même pièce de Scapin, ce qui n'est pas de la farce, est bien au-dessus de la pièce latine, et les scènes imitées du latin sont bien autrement comiques en français.“

„Il ajoute p. 640, que le rire est une si bonne chose en elle-même, que pourvu qu'on ne tombe pas dans la grossière indécence ou la folie burlesque, les honnêtes gens peuvent s'amuser d'une farce sans l'estimer comme une comédie. Mais à cette tolérance en faveur de l'ouvrage ne se mêlera-t-il pas encore de l'estime pour l'auteur, si lors même qu'il descend à la portée du peuple, il se fait reconnaître aux honnêtes gens par des scènes où le comique de moeurs et de caractères perce au milieu de la gaieté bouffonne? C'est ce que Molière a toujours fait. Quand Scapin p. e. démontre au seigneur Argante qu'il vaut encore mieux donner 200 pistoles que d'avoir le meilleur procès, et qu'il lui détaille tout ce qu'on peut avoir à souffrir et à payer dès que l'on est entre les griffes de la chicane, cette leçon, si vivement tracée, qu'elle frappe même un vieil avare, et le détermine à un sacrifice d'argent; cette leçon n'est-elle pas d'un bon comique?“

De nos jours enfin Taschereau a appelé les Fourberies de Scapin une farce charmante, et d'autres critiques français n'ont point hésité à les mettre au premier rang parmi les chefs-d'oeuvre de la farce.

Nonobstant ces remarques de Voltaire et de La Harpe un de nos critiques les plus renommés, A. G. de Schlegel, a encore renchéri sur le jugement de Boileau. Dans ses „Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur III. Ausgabe, II, 115“ il prétend que les Fourberies de Scapin sont la pire de toutes les imitations des anciens de Molière. Toute l'intrigue est prise dans le Phormion de Térence. Il y a ajouté encore une reconnaissance, et le tout est très mal adapté aux moeurs et usages de son temps. L'intrigue de la pièce latine y est traitée avec une négligence et une légèreté impardonnable, tandis que les fourberies de ce Scapin, qui ne méritent guère cette préférence, occupent le premier plan. Le Phormion grec, qui cherche à se concilier la bienveillance de deux jeunes gens, en les aidant dans leurs amours, pour pouvoir assister à leurs festins, est un jeune homme charmant et modeste; Scapin en est tout l'opposé. Puis ses fourberies sont si insipides, qu'elles ne méritaient nullement de réussir. Toute grande qu'est la stupidité et l'imbécillité des deux vieillards, on a de la peine à croire qu'ils puissent, sans la moindre difficulté, donner dans le panneau qui leur est tendu.

Il n'est pas moins invraisemblable, il est absurde même que Zerbinette, qui dans sa qualité d'Egyptienne devrait bien savoir comment on cache ses fourberies, coure dans la rue raconter au premier venu, qui se trouve être le père de son amant, de quelle manière Scapin lui a escroqué son argent.

La scène du sac où Scapin fait entrer Géronte, pour le battre tout à son aise, tandis que Géronte croit que d'autres le font, est un hors-d'oeuvre, s'il en fut jamais. Boileau a donc eu raison de dire que Molière a sans honte à Térence allié Tabarin. À la vérité, dans cette pièce Molière n'a pas, ce qu'il fit souvent à d'autres occasions, imité les masques italiens, mais des tours de saltimbanque et de danseur de corde.

Les fausses conséquences que Schlegel tire de cette prétendue infériorité de Molière portent trop le cachet d'une âme sans pudeur et sans respect pour la vérité, pour que nous aimions à y revenir, après les avoir déjà réfutées à une autre occasion (Herrig's Archiv 1858, p. 125 etc.).

Les critiques de Schlegel portent donc en partie sur les caractères: I. de Scapin, II. des vieillards, III. de Zerbinette, en partie sur le plan de l'ouvrage en général, c'est-à-dire sur la négligence avec laquelle Molière a traité l'intrigue de la pièce latine, qu'il aurait I. mal adaptée aux moeurs de son temps, qu'il a II. partiellement remplacée par des fourberies de Scapin, et à laquelle il a enfin III. ajouté encore une reconnaissance.

Pour être à même de comparer les deux comédies et d'en juger avec justesse et exactitude, nous en avons cru devoir faire un résumé tout objectif et aussi consciencieux que possible, que nous nous permettons de soumettre à l'examen du lecteur, afin de lui faciliter l'intelligence de la discussion qui va suivre.

Le Phormion de Térence.

Acte I.

1. Davus cherche son compatriote Géta, esclave de Démiphon, pour lui remettre une petite somme d'argent que Géta lui avait prêtée et qu'il l'a prié la veille de lui rendre. Davus présume qu'il en a besoin pour faire un présent à la femme de son jeune maître qui vient de se marier. Il pleint la condition des pauvres, qui doivent toujours donner aux riches.

2. Il rencontre Géta, qui allait justement le trouver chez lui, lui donne l'argent, et, lui trouvant l'air triste, il demande à savoir la cause de sa tristesse. Géta lui raconte que son maître Démiphon et Chrémès, frère de Démiphon, étant partis il y a quelque temps, l'un pour la Cilicie, l'autre pour Lemnos, l'avaient laissé comme gouverneur auprès de leurs enfants. Phédria, fils de Chrémès, devint bientôt amoureux d'une jeune chanteuse, esclave de Dorion; mais, faute d'argent, il lui fallut bien se contenter de la suivre, quand elle allait prendre ses leçons de musique, et de la reconduire chez elle. Géta et Antiphon, fils de Démiphon, l'accompagnaient ordinairement dans ces courses. Un jour qu'ils étaient entrés, comme de coutume, dans une boutique de barbier, vis à vis de la maison où elle allait prendre ses leçons de musique, pour attendre qu'elle s'en retournât chez elle, un jeune homme entra en pleurant, et leur dit qu'il venait de voir dans le voisinage une jeune fille d'une beauté extraordinaire, sans parents ni amis, hormis une vieille servante, pleurant près du corps de sa mère, qui venait de mourir. Ils s'y firent conduire; aussitôt qu'Antiphon la vit, il en devint éperdument amoureux. Le lendemain il alla prier la vieille de la lui faire voir; mais elle lui répondit que la fille était citoyenne d'Athènes; qu'il pouvait l'épouser s'il voulait, sinon, toutes ses peines seraient perdues. Antiphon l'aurait fait de suite, si la crainte de son père ne l'avait retenu. Enfin un parasite, nommé Phormion, vient le tirer d'embarras. Il fera semblant d'avoir connu le père de la jeune personne, et, s'appuyant sur la loi qui ordonne au plus proche parent d'une orpheline de l'épouser, il prétendra qu'Antiphon est son plus proche parent, portera l'affaire en justice, et Antiphon, qui se gardera bien de le contredire, sera forcé de l'épouser. Antiphon y consentit et le mariage fut conclu. Ils attendent donc tous dans la plus grande anxiété le retour des deux vieillards. Géta vient d'apprendre qu'il y a au port une lettre de son maître; il va la prendre, après avoir remis l'argent que Davus lui a rendu à un esclave, pour qu'il le donne à Dorion, sans doute sa femme.

3. Antiphon, Phédria. Antiphon se plaint d'avoir suivi le conseil de Phormion; il craint que l'arrivée de son père n'aille le priver de tout son bonheur. Phédria au contraire lui porte envie et se trouve encore plus à plaindre.

4. A., P., Géta. Géta vient leur annoncer le retour de son maître. Il prie Antiphon de rester tranquille et calme, pour que Démiphon ne se doute de rien; Antiphon cherche à prendre un air rassuré; mais aussitôt qu'il aperçoit son père, il prend la fuite. Géta et Phédria restent pour l'affronter résolument. Phédria commencera l'attaque, et Géta le soutiendra au besoin.

II.

1. Démiphon, Géta, Phédria. Démiphon entre plongé dans des rêveries et ne sachant à quelle résolution s'arrêter. Il dit qu'en revenant d'un voyage on devrait se préparer à trouver chez soi tout sens dessus dessous, s'attendre à tous les malheurs possibles, afin que rien ne pût nous surprendre et pour que nous nous estimassions heureux, si une partie de nos craintes ne se trouvait pas réalisée. Apercevant Phédria, il se plaint à lui du mariage d'Antiphon. Phédria en rejette toute la faute sur les juges. Démiphon réplique que ce n'était pas aux juges, mais à Antiphon lui-même, de prouver son bon droit, mais qu'il n'avait dit mot. Phédria l'excuse sur sa timidité, qui avait encore été augmentée par la honte. Enfin il aperçoit Géta qu'il accuse d'avoir manqué à son devoir. Géta répond que les lois défendent aux esclaves de plaider. Quoique admettant ces excuses, Démiphon est néanmoins d'avis qu'Antiphon n'aurait pas dû épouser la jeune personne, que selon les termes de la loi il en aurait été quitte à lui donner une dot. — Mais l'argent? reprend Géta. — Il fallait en prendre à usure. — Personne ne nous en aurait prêté vous vivant. — A bout de ses répliques, Démiphon désire parler à Phormion que Géta lui amènera. Phédria ira chercher Antiphon, tandis qu'il consultera lui-même quelques amis.

2. Phormion, Géta. Phormion apprend l'arrivée de Démiphon et la fuite d'Antiphon. Il promet de le tirer d'embaras ainsi que Géta, et de détourner la colère du vieillard sur lui-même. Géta est saisi de crainte, mais lui ne craint rien, car il a déjà joué bien des tours à bien des personnes, sans en avoir été puni.

3. Démiphon, Géta, Phormion. Voyant venir Démiphon avec trois de ses amis, Phormion feint de ne pas le voir et d'être en dispute avec Géta. Il soutient que c'est par pure avarice que Démiphon ne veut pas reconnaître Phanion pour sa parente, la fille étant pauvre. Il devait pourtant bien avoir connu son père Stilphon; pour Antiphon, c'était différent, Stilphon ayant toujours vécu à la campagne dans une maison qu'il avait louée du père de Phormion. Il se met ensuite à louer Stilphon comme un homme de bien, ajoutant que ce n'est que pour l'amour du père qu'il n'a pas craint de s'attirer la colère d'un homme si puissant que Démiphon, en prenant la défense de la fille. En même temps il traite Démiphon de voleur, larron etc. Géta prend sa défense. Enfin Démiphon les interrompt en demandant à Phormion le nom de cet ami. Phormion, l'ayant oublié, ne sait que répondre, jusqu'à ce que Géta le lui souffle. Démiphon, qui prétend n'avoir jamais eu de parent qui ait porté ce nom-là, veut que Phormion le lui prouve. Phormion dit qu'il l'a déjà fait devant les juges et lui conseille de faire juger l'affaire encore une fois. Pour éviter des procès, Démiphon préfère donner à la fille une dot d'une vingtaine de louis; mais Phormion insiste à ce que la loi soit maintenue dans toute sa rigueur et décampe, en ajoutant que, si l'on avait besoin de lui, on le trouverait à la maison.

4. Démiphon ordonne à Géta d'aller voir si son fils est rentré; puis il consulte ses trois amis. Le premier lui conseille de plaider, le deuxième est d'avis qu'un procès de la sorte serait honteux, le troisième demande du temps pour délibérer. Géta revient lui dire qu'Antiphon n'est pas encore rentré. Démiphon, dont les trois amis n'ont fait qu'augmenter l'incertitude, résout de demander conseil à son frère, dont il va attendre le retour au port. Géta se met à la recherche d'Antiphon, pour lui faire part de ce qui vient d'arriver.

III.

1. Antiphon, Géta. Antiphon s'accuse de sa timidité qui lui a fait prendre la fuite. Géta lui raconte ce qui s'est passé.

2. Phédria, Dorion, Antiphon, Géta. Phédria supplie Dorion, qui a vendu l'esclave à un autre, de la garder encore trois jours, afin qu'il puisse se procurer l'argent qu'il lui faudrait pour l'acheter lui-même, mais en vain. Dorion dit que l'autre viendra le lendemain, et qu'il ne la donnerait à Phédria que s'il lui en apportait le prix le jour même.

3. Phédria, Antiphon, Géta. Phédria se plaint de ne pas avoir de quoi acheter l'esclave. Géta promet de lui procurer les 120 louis dont il aura besoin, pourvu que Phormion l'y aide.

IV.

1. Démiphon, Chrémès. Chrémès, de retour de son voyage, raconte à Démiphon qu'il n'a plus trouvé sa fille à Lemnos où il était allé la chercher. Sa mère était déjà partie de là avec toute la famille pour venir le trouver à Athènes. Le patron lui avait dit qu'elles étaient arrivées heureusement.

2. Géta. Il vient de parler à Phormion, qui était transporté de joie de pouvoir jouer un tour à Démiphon, duquel il espère tirer l'argent dont Phédria a besoin. Ils sont convenus de se trouver sur une place, où Géta conduira son maître. Il voit venir Démiphon, accompagné de Chrémès.

3. Antiphon, Géta, Chrémès, Démiphon. Géta aborde les deux vieillards, salue Chrémès, et conseille à Démiphon de donner de l'argent à Phormion, pour terminer l'affaire à l'amiable. Il vient d'en parler à Phormion qui avait d'abord demandé environ deux cent quarante louis, et avait fini par promettre qu'il épouserait la fille lui-même à condition qu'on payerait ses dettes: 1. quarante louis pour dégager une terre, 2. quarante pour dégager sa maison, 3. encore quarante pour acheter une servante, son mobilier, et pour faire les noces. Démiphon se résout à payer les premiers quarante louis, Chrémès payera les deux autres.

4. Antiphon, Géta. Antiphon, qui a tout entendu, se plaint à Géta de ce qu'il le trahit de la sorte. Géta lui répond qu'il ne l'a fait que pour procurer de l'argent à Phédria et que Phormion n'épouserait jamais Phanion. Voyant revenir les vieillards, il lui dit d'aller rapporter à Phédria l'heureux succès de son intrigue.

5. Démiphon, Géta, Chrémès. Démiphon revient avec l'argent, qu'il ne veut remettre qu'à Phormion en main propre. Il se fera conduire à son logis par Géta. Après quoi Chrémès leur recommande d'aller avec sa femme chez Phanion, pour qu'elle la persuade de consentir de bon gré à la séparation.

V.

1. Sophrona, Chrémès. Sophrona, nourrice de Phanion, craint que le père d'Antiphon ne traite sa maîtresse d'une manière indigne d'elle. Chrémès, père de Phanion, la reconnaît et en est reconnu. Il apprend la mort de la mère de Phanion et son mariage avec Antiphon.

2. Démiphon, Géta. Démiphon regrette l'argent qu'il a donné à Phormion. Il va prier la femme de Chrémès de parler à Phanion, et ordonne à Géta de lui annoncer cette visite. Géta y va, mais pour lui dire qu'elle n'a rien à craindre.

3. Démiphon, Nausistrata, Chrémès. Démiphon sort avec Nausistrata, qu'il prie d'aller parler à Phanion. En même temps Chrémès sort de chez sa fille. N'osant découvrir à Démiphon la vérité toute pure en présence de sa femme, il lui dit que Phanion est en effet une de leurs plus proches parentes et que, par conséquent, ils ne peuvent plus la renvoyer. Nausistrata sortie, il lui dit tout.

4. Antiphon se réjouit du bonheur de Phédria qui s'est trouvé hors de peine aussitôt qu'il a eu de l'argent, et se plaint de son propre sort.

5. Phormion, Antiphon. Phormion vient lui rapporter que Phédria, en possession de sa chanteuse, évitera à son tour la rencontre de son père, et que c'est maintenant à lui à le défendre. Phormion lui-même fera accroire aux vieillards qu'il va s'embarquer pour Sunium, afin d'acheter la petite esclave dont Géta leur avait parlé.

6. Géta, Antiphon, Phormion. Géta, qui avait été aux écoutes pour entendre l'entretien que Chrémès avait eu avec Sophrona et Phanion, leur apprend que Chrémès est le père de Phanion, que Démiphon et Chrémès ne pensent plus à prendre sa femme à Antiphon et qu'ils désirent lui parler. Maintenant Phormion ne fera plus semblant de partir pour Sunium.

7. Démiphon, Phormion, Chrémès. Démiphon déclare à Phormion qu'il a changé de résolution, que son fils gardera Phanion, et il lui redemande les 120 louis. Phormion refuse de les rendre, et leur donne à entendre qu'il est dans le secret. Chrémès, qui craint que sa femme n'apprenne tout, est prêt à les lui laisser, mais Démiphon fait la sourde oreille. Il conseille à Chrémès de découvrir tout à sa femme lui-même. Pour les en empêcher Phormion se met à appeler de toute la force de ses poumons Nausistrata, jusqu'à ce qu'enfin elle sort.

8. Nausistrata, Chrémès, Phormion, Démiphon. Il lui découvre tout. Démiphon demande pardon pour son ami; mais Phormion, qui veut d'abord prendre ses sûretés, lui raconte ce qui est arrivé à son fils, et ce qu'ils ont fait des cent vingt louis. Chrémès se met en colère; Nausistrata au contraire lui fait remarquer que la faute du fils, qui se contente d'une seule femme, est bien moindre que celle du père, qui a deux femmes à la fois. Elle ne veut pas lui pardonner avant d'avoir vu son fils, qu'elle fera juge de son différend avec le père. Enfin elle remercie Phormion de tout ce qu'il a fait pour son fils, et, pour faire enrager son mari, elle l'invite à venir souper avec eux.

Les fourberies de Scapin.

I.

1. Octave, Sylvestre. Sylvestre vient d'apprendre de l'oncle d'Octave qu'Argante, père d'Octave, va revenir de son voyage le matin même, pour le marier avec une fille de Géronte, expressément mandée de Tarente pour cela. Désespoir d'Octave.

2. Octave, Sylvestre, Scapin. Octave rappelle à Scapin, qui lui demande la cause de son trouble, le départ de son père Argante et de Géronte, comment lui et Léandre avaient été laissés, le premier sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous celle de Scapin, et comment Léandre devint amoureux d'une Egyptienne. Il lui raconte qu'un jour, accompagnant Léandre chez les gens qui gardaient l'Egyptienne, il entendit des sanglots et des plaintes dans une petite maison d'une rue écartée. Poussé par la curiosité, il alla voir ce que c'était, suivi de Léandre. Il voit une vieille femme mourante, assistée d'une servante et d'une jeune fille, dont il devient amoureux et qu'il épouse après le trépas de la mère. — Il lui fait part du retour imprévu de son père, de son projet de le marier avec la fille que Géronte a eue d'une seconde femme, qu'on dit qu'il avait épousée à Tarente, et de la découverte que son oncle a faite du secret de son mariage. Scapin lui promet son secours.

Juste fin de la scène

3. Octave, Sylvestre, Scapin, Hyacinte. Hyacinte vient demander à Octave s'il est vrai que son père soit de retour et qu'il pense le marier. Il affirme la nouvelle, mais il tâche de la consoler en l'assurant de sa fidélité. Scapin leur renouvelle ses promesses et prie Hyacinte de se retirer.

4. Octave, Scapin, Sylvestre. Scapin veut apprendre à Octave à soutenir avec fermeté l'abord de son père. Il se met à le gronder comme son père pourrait le faire. Octave ne sait que répondre, mais il promet d'être plus résolu, quand son père viendra. Scapin lui dit qu'il le voit venir, et il prend la fuite.

5. Scapin, Sylvestre. Ils sont résolus d'attendre le vieillard de pied ferme. Scapin désire que Sylvestre ne fasse rien lui-même et qu'il le laisse dire.

6. Scapin, Sylvestre, Argante. Aussitôt qu'Argante aperçoit Sylvestre, il se met à le quereller. Scapin l'interrompt en lui demandant le sujet de sa colère. Argante le lui ayant communiqué, il se met à défendre son fils. Argante menace de le déshériter et se plaint d'avoir perdu sa fille, qu'il aurait pu faire héritière universelle. Il ordonne à Sylvestre d'aller chercher son fils, et il va lui-même rejoindre Géronte, pour lui conter sa disgrâce.

7. Scapin, Sylvestre. Sylvestre fait ses compliments à Scapin sur la manière dont il a traité Argante, mais il se plaint en même temps de ce qu'ils manquent encore d'argent. Scapin dit que, lui aidant, il saura bien leur en procurer.

II.

1. Géronte, Argante. Géronte, ayant appris les mauvais déportements du fils d'Argante, Octave, en rejette la faute sur la mauvaise éducation que son père lui a donnée. Argante lui répond qu'il ne faut pas être si prompt à condamner autrui, et que, à en croire Scapin, son fils Léandre aurait fait encore pis (I, 6.).

2. Géronte. Géronte ne voit pas ce que l'on peut faire de pis que de se marier sans le consentement de son père.

3. Géronte, Léandre. Léandre l'aborde avec fermeté; sur ses demandes répétées, comment il s'est conduit en son absence, il proteste de son innocence. Géronte réplique que Scapin lui a pourtant donné de ses nouvelles; il lui ordonne de se rendre au logis, où il reviendra lui en dire davantage.

4. Léandre. Il se promet de punir la trahison de Scapin, comme elle le mérite.

5. Léandre, Octave, Scapin. Octave entre avec Scapin qu'il remercie de ses bons services; Léandre au contraire tire l'épée, aussitôt qu'il l'aperçoit, et se jette sur lui; Octave le retient, et Scapin, à genoux, le supplie de lui faire grâce et de lui apprendre sa faute. Léandre exige qu'il confesse lui-même la perfidie qu'il lui a faite. Scapin, ne sachant de quoi il s'agit, confesse d'abord lui avoir bu un quartaut de vin, il y a quelques jours, et avoir fait une fente au tonneau et répandu de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé; puis avoir gardé la petite montre que son maître l'avait envoyé porter à la jeune Egyptienne, feignant d'avoir été battu et volé; et, en dernier lieu, lui avoir donné des coups de bâton en faisant le loup-garou, pour lui faire peur et lui ôter l'envie de les faire courir toutes les nuits. Enfin Léandre lui demande ce qu'il a découvert à son père. Scapin assure ne pas l'avoir vu depuis son retour.

6. Léandre, Octave, Scapin, Carle. Carle vient de la part de Zerbinette, l'Egyptienne, annoncer à Léandre que les Egyptiens vont partir avec elle, si dans deux heures il ne leur apporte l'argent qu'ils en on demandé.

7. Léandre, Octave, Scapin. A présent Léandre implore le secours de Scapin, et celui-ci fait le fier à son tour; mais Octave joignant ses prières à celles de Léandre, il se laisse

adoucir et promet de leur procurer à tous deux ce dont ils auront besoin, à Léandre cinq cents écus, et deux cents pistoles à Octave, ajoutant que l'affaire ne sera pas difficile, principalement pour le père de Léandre, Géronte, qui est encore plus bête qu'avare, de sorte qu'on peut lui faire croire tout ce qu'on voudra. Apercevant le père d'Octave, Argante, il dit aux autres de s'en aller et d'avertir Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

8. Argante, Scapin. Argante rêve à l'affaire de son fils. Scapin cherche à le consoler, en lui rappelant la parole d'un ancien, qui disait que, pour être heureux, il fallait toujours se tenir préparé à toute sorte de malheurs et imputer à bonne fortune ce qui ne nous arrivait point. Tout en trouvant la remarque bonne, Argante réplique que ce mariage ne saurait se souffrir, et qu'il vient de consulter des avocats pour le faire casser. Scapin lui fait observer ce que les procès ont de désagréable dans ce pays, et lui conseille de terminer l'affaire à l'amiable, en donnant de l'argent au frère de la fille, spadassin très redouté, qui se laisserait apaiser moyennant deux cents pistoles; mais Argante se bouche les oreilles. Sur ces entrefaites Sylvestre paraît, et Scapin dit que c'est là l'homme dont il s'agit.

9. Argante, Scapin, Sylvestre. Sylvestre entre déguisé en spadassin et cherchant Géronte, qu'il veut échiner, parce qu'il ne veut pas souffrir le mariage, ni donner les deux cents pistoles. Argante se cache derrière Scapin; Sylvestre demande quel homme c'est; Scapin lui répondant que ce n'est pas Argante, mais son ennemi capital, il lui secoue rudement la main, et lui jure qu'avant la fin du jour il le délivrera de ce faquin. Enfin il part, laissant Argante dans une frayeur mortelle.

10. Argante, Scapin. Argante se déclare prêt à donner les deux cents pistoles, mais il ne veut les remettre qu'au frère de la fille. Scapin feint d'être blessé dans son honneur par cette défiance, et ne veut plus se mêler de rien, jusqu'à ce qu'enfin Argante lui donne la somme.

11. Géronte, Scapin. Voyant venir Géronte, qu'il feint de ne pas apercevoir, Scapin fait semblant de le plaindre d'un grand malheur qui lui serait arrivé. Géronte cherche à lui parler, mais en vain; enfin il l'arrête, et Scapin lui raconte que lui et son fils avaient été pris par un pirate, faisant voile pour Alger, lequel, se voyant assez éloigné du port, l'avait fait mettre dans un esquif, pour qu'il allât chercher cinq cents écus pour la rançon de son fils, sans quoi celui-ci serait emmené à Alger. L'avare désire d'abord que Scapin aille prendre la place de Léandre jusqu'à ce qu'il eût amassé cette somme; mais Scapin lui ayant fait remarquer que le pirate n'en serait pas content, il lui donne une clef et lui dit d'aller prendre au grenier des hardes qu'il vendrait aux fripiers, pour se procurer la somme en question. Scapin lui rend la clef en disant qu'il n'en aurait pas cent francs et que le temps presse. Enfin Géronte se résout à aller quérir l'argent, puis il se rappelle l'avoir sur lui et le lui remet.

12. Octave, Léandre, Scapin. Scapin donne de suite à Octave les deux cents pistoles qu'il a tirées de son père; il feint d'abord de n'avoir rien pour Léandre, puis il lui remet les cinq cents écus, à condition qu'il lui sera permis de se venger sur son père du tour qu'il lui a fait. Léandre va de suite en acheter l'Egyptienne.

III.

1. Zerbinette, Hyacinte, Scapin, Sylvestre. Léandre et Octave ont désiré que leurs amantes fussent ensemble pour qu'elles se liassent d'amitié. Scapin et Sylvestre s'acquittent de l'ordre qui leur a été donné à cet effet.

2. Scapin, Géronte. Scapin, resté seul, est abordé par Géronte, qui lui demande des nouvelles de son fils. Scapin lui répond que son fils est en sûreté, mais qu'il est lui-même en grand danger d'être tué par le frère d'Hyacinte et par ses amis, gens d'épée comme lui, qui

le cherchent partout et occupent même toutes les avenues de sa maison. Géronte implore le secours de Scapin, qui le met dans un sac pour le transporter chez lui. Puis il fait semblant d'avoir affaire à des spadassins, cherchant Géronte. Il contrefait leurs voix et leurs gestes et il donne des coups de bâton à Géronte dans le sac, feignant d'être battu lui-même. Enfin Géronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit sa fourberie. Il en sort et Scapin s'enfuit.

3. Géronte, Zerbinette. Zerbinette entre en riant. Géronte croit qu'elle se moque de lui; pour s'excuser elle lui raconte l'histoire qui lui cause une si grande hilarité, c'est à dire l'histoire de ses amours avec le fils de Géronte, Léandre, et le tour que Scapin lui a joué, pour en tirer l'argent dont son fils avait besoin pour l'acheter. Géronte s'en va, menaçant de punir le fils, l'Egyptienne, et le valet.

4. Zerbinette, Sylvestre. Sylvestre lui apprend qu'elle vient de parler au père de son amant.

5. Zerbinette, Sylvestre, Argante. Sylvestre, entendant son maître qui l'appelle, dit à Zerbinette de rentrer.

6. Sylvestre, Argante. Argante accuse Sylvestre de l'avoir fourbé de concert avec Scapin et son fils. Sylvestre s'en lave les mains.

7. Sylvestre, Argante, Géronte. Les deux vieillards se plaignent l'un à l'autre du tour que Scapin leur a joué, en leur escamotant leur argent, et Géronte en particulier se plaint du traitement honteux qu'il a dû subir de sa part, traitement dont il a honte de parler. Il se plaint en outre d'avoir appris que sa fille n'était plus à Tarente, qu'elle en était partie depuis longtemps, et qu'on y croit qu'elle avait péri dans le vaisseau où elle s'embarqua. Nous apprenons en même temps que des intérêts de famille l'avaient obligé à tenir secret ce second mariage, et par conséquent, empêché de la garder avec lui.

8. Sylvestre, Argante, Géronte, Nérine. Il voit venir la nourrice de sa fille, qui lui apprend la mort de la mère et le mariage de sa fille (Hyacinte) avec Octave. Elles n'avaient pu trouver Géronte, parce qu'elles ne le connaissaient à Tarente que sous le nom de Pandolphe. Argante et Géronte se font conduire par elle au logis où se trouve Hyacinte.

9. Sylvestre; Scapin. Sylvestre lui raconte ce qui vient d'arriver et quel danger le menace; mais Scapin ne craint rien. Il sort pour éviter les vieillards qui rentrent.

10. Géronte, Argante, Hyacinte, Zerbinette, Nérine, Sylvestre. Géronte veut les mener chez lui; mais ils s'arrêtent en voyant venir Octave.

11. Géronte, Argante, Hyacinte, Zerbinette, Nérine, Sylvestre, Octave. Argante parle à Octave de mariage, mais Octave refuse de l'entendre, jusqu'à ce qu'il apprend que c'est Hyacinte qu'on lui destine. Hyacinte prie son père de ne pas la séparer de Zerbinette, dont elle vante le mérite et la vertu; pourtant Géronte ne veut pas que son fils épouse une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse.

12. Géronte, Argante, Hyacinte, Zerbinette, Nérine, Sylvestre, Octave, Léandre. Léandre vient annoncer à son père, qu'elle n'est pas sans naissance et sans bien. Les Egyptiens lui ont appris qu'elle est de la ville; qu'ils l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; il montre un bracelet qui les aiderait à trouver ses parents, et auquel Argante reconnaît que Zerbinette est la fille qu'il perdit à cet âge.

13. Géronte, Argante, Hyacinte, Zerbinette, Nérine, Sylvestre, Octave, Léandre, Carle. Carle leur apporte la nouvelle d'un accident arrivé à Scapin. En passant contre un bâtiment, un marteau de tailleur de pierre lui serait tombé sur la tête et lui aurait découvert toute la cervelle. Scapin désire leur parler encore une fois avant de mourir.

14. GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, OCTAVE, LÉANDRE, CARLÈ, SCAPIN. Scapin arrive apporté par deux hommes et la tête entourée de linges, comme s'il avait été blessé. Il demande pardon à Argante et à GÉRONTE des tours qu'il leur a joués. Ils le lui accordent, mais à cause des coups de bâton GÉRONTE ne le fait que sous condition qu'il mourra. Enfin il promet à Argante de lui pardonner sans condition aucune. Ils vont souper ensemble et Scapin se fait porter au bout de la table, en attendant qu'il meure.

On voit que les caractères des deux pièces qui se correspondent et qu'il faudra mettre en parallèle, sont: Phormion et GÉTA = Scapin et Sylvestre, Antiphon = OCTAVE, Phédria = LÉANDRE, Démiphon = ARGANTE, Chrémès = GÉRONTE, Dorion = CARLÈ, Sophrona = NÉRINE. Molière a retranché les rôles de Davus, Cratinus, Criton, Hégion, Nausistrata et ajouté ceux d'Hyacinte et de Zerbinette.

Nous commencerons par Phormion et Scapin. Mr. Schlegel trouve que Scapin joue un rôle beaucoup plus important dans la pièce de Molière que Phormion dans celle de Térence, et en cela il a raison. Nous y reviendrons plus loin, quand nous comparerons les plans des deux pièces. Pour le moment nous n'avons affaire qu'aux caractères des deux personnages. Mr. Schlegel prétend que Scapin ne mérite pas d'occuper le premier plan. Il appelle Phormion un aimable vaurien, remarquable par sa modestie; tandis que Scapin en serait tout le contraire. Il excuse les tours que Phormion joue aux vieillards sur sa condition d'esclave maltraité, excuse que n'aurait pas Scapin. Enfin il accuse Scapin de vanterie et de stupidité. A considérer les actions de Phormion et de Scapin en elles-mêmes, on n'hésitera pas long-temps à remarquer qu'ils ne sont moraux ni l'un ni l'autre. Quant aux preuves qu'ils donnent de leur esprit, je ne saurais trouver les moyens dont se sert Phormion plus ingénieux que ceux employés par Scapin. Ils ont tous les deux affaire à des vieillards imbéciles et Molière a même eu la précaution de faire dire à Scapin (II, 7) qu'ils n'ont pas grande provision d'esprit et que GÉRONTE en a encore moins qu'ARGANTE: „Je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera croire tout ce qu'on voudra.“ Mais nous y reviendrons plus loin, quand il faudra parler du plan de l'ouvrage. La seule différence qui saurait donc exister entre les deux caractères devrait consister dans les paroles dont ils accompagnent leurs actions et dans les motifs qui les font agir, et ici il faudrait encore faire la part de leur condition.

Mr. Schlegel traite Scapin de gascon. Il aura sans doute pensé à la I. scène du I. acte, où Scapin dit qu'il y a peu de choses qui lui soient impossibles, quand il s'en veut mêler, et qu'il a reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies etc. Il y a dans le Phormion de Térence un passage qui a quelque rapport avec celui que nous venons de citer II, 2. Phormion se vante d'avoir déjà fait son apprentissage, d'avoir battu nombre de gens sans qu'on lui ait jamais demandé réparation. Puis il explique à GÉTA comment cela s'était fait, parce qu'on ne tend pas des filets au milan ni à l'épervier, qui nous font du mal, mais à ceux qui nous n'en font point etc. On voit que le fond du passage de Molière se trouve déjà dans Térence. Mais quand même il ne s'y trouverait pas, il ne faut pas oublier que ce n'est là qu'une remarque générale de la part de Scapin, et que II, 7. il dit lui-même que les deux vieillards n'ont pas grande provision d'esprit et sont de vraies dupes.

Enfin Mr. Schlegel excuse les fourberies de Phormion sur sa condition d'esclave, ce que La Harpe a déjà fait avant lui (p. 641), en disant, „que des personnages, tels que Phormion et

Scapin, étaient bien plus vraisemblables chez les anciens que chez nous; c'étaient des esclaves, et en cette qualité, ils étaient obligés de tout risquer pour servir leurs maîtres. Mais, dans nos mœurs, ce dévouement dangereux est incompatible avec la liberté qu'on laisse aux domestiques. Tout cela ne saurait jamais s'appliquer à Phormion, qui n'est pas esclave, mais parasite:

I, 2: est parasitus quidam Phormio,
 homo confidens: qui . . hoc consilium dedit.

Et, ce qui plus est, ce parasite semble n'avoir jamais eu affaire à Démiphon et à Chrémès, qui ne le connaissent pas, et nous ne savons pas non plus qu'il ait eu auparavant des relations avec leurs fils. Rien ne le forçait donc de faire ce qu'il fait. Il dupe les vieillards pour gagner les bonnes grâces des deux jeunes gens, afin de pouvoir assister à leurs festins. Trop paresseux pour travailler il cherche à gagner sa vie en aidant les jeunes gens dans leurs débauches. Il nous raconte qu'il a presque assommé quantité d'étrangers et de citoyens même, sans qu'il dise pourquoi. Voilà l'aimable vaurien dont Mr. Schlegel vante tant la modestie.

Nous verrons que la condition de Scapin est beaucoup plus précaire que la sienne. Scapin n'est pas un personnage étranger aux deux jeunes gens; il est domestique de Léandre. Tandis que Phormion n'est maltraité de personne, Scapin est traité par son jeune maître avec la plus grande sévérité. Léandre avait p. e. (II, 6) coutume de le faire courir toutes les nuits, et aussitôt qu'il apprend que Scapin l'a trahi il menace de le tuer. On dira peut-être que cela n'est pas non plus dans les mœurs du temps. Pour moi je crois que de nos jours même il y a encore assez de gens dont les domestiques ne sont pas beaucoup mieux traités que maints esclaves des Romains. Mais quand même cela ne serait pas, en plaçant la scène à Naples et non à Paris, Molière a assez fait entendre que dans cette pièce il ne s'agit pas d'un tableau de mœurs, mais d'une comédie de fantaisie. Il n'avait donc nullement besoin de se conformer aux mœurs de son temps, pas plus que Shakspeare dans son marchand de Venise.

L'excuse dont Schlegel se sert pour défendre Phormion serait donc encore plus applicable à Scapin; il est domestique de Léandre et Léandre est ami d'Octave. Mais Scapin n'en veut pas. Il dit (I, 2) à Octave qu'il est homme à s'intéresser aux affaires des jeunes gens. Il fait tout de bon gré, mais il aime à se faire prier. Aussitôt qu'Hyacinte l'a prié par tout ce qui lui est le plus cher au monde de servir leur amour, il est vaincu et promet de s'employer pour elle, et de même à la septième scène du II. acte. Le motif qui le fait agir n'est donc pas purement égoïste. Puis ce n'est pas lui qui a conseillé à Octave d'épouser Hyacinte sans le consentement de son père; et, ce qui est de la plus grande importance, nous verrons plus tard que l'amour des deux couples de Molière est un amour tout pur, qui vous touche le cœur, principalement celui d'Octave, tandis que l'amour d'Antiphon est pour le moins d'un caractère problématique et que celui de Phédria est tout à fait sensuel. Nous n'hésitons donc pas un moment à donner la préférence au caractère de Scapin.

Viennent maintenant Géta et Sylvestre. Géta est le caractère le plus moral de toute la comédie Térence. Gouverneur des deux jeunes gens il aurait voulu les retenir dans le devoir; il s'opposa d'abord à leurs volontés, mais on lui donna les étrivières jusqu'à ce qu'il cédât à leurs désirs:

Coepi adversari primo: quid verbis opust?

Seni fidelis dum sum, scapulas perdidi.

Coepi iis omnia

Facere obsequi quae vellent. (I, 2.)

Comme le premier pas engage au second, il finit bon gré mal gré par les aider dans toutes leurs entreprises, de sorte que c'est lui, le personnage le plus moral de la pièce, qui excusera

Antiphon auprès de son père (II, 1) et qui escroquera l'argent aux vieillards (IV, 3). On voit qu'il est vraiment à plaindre; mais ce qu'il gagne en moralité, il le perd en verve comique, de sorte qu'il a quelquefois plutôt l'air d'un philosophe malheureux que d'un valet de comédie. Sylvestre, qui occupe la place de Géta dans la comédie de Molière, n'y joue qu'un rôle secondaire, cédant partout le pas à Scapin. On ne le plaint pas plus que Scapin, et par conséquent rien ne trouble la gaieté que les tours qu'il fait aux vieillards de concert avec Scapin, nous inspirent.

Une fois en train d'examiner les rôles de valets et d'esclaves, nous jetterons encore un regard sur celui de Davus. Il ne paraît que pour plaindre la condition d'esclave, pour donner l'argent à Géta, et pour se faire raconter les amours d'Antiphon et de Phédria, dont il interrompt à tout moment la narration par des réflexions très morales et fort peu comiques, dont le lecteur tout permettra de lui faire grâce. Molière a donc eu raison de retrancher ce rôle entièrement superflu, et encore moins comique que celui de Géta.

Les personnages de Sophrona et de Nérine n'ayant pas la moindre importance dans les deux pièces, nous ne nous y arrêterons pas.

Nous allons passer à l'examen des maîtres. Démiphon est le père d'Antiphon, comme Argante celui d'Octave. Nous avons déjà observé plus haut que Démiphon et Chrémès ne sont pas moins imbéciles qu'Argante et Géronte. Il n'est pas encore temps d'y revenir. Dans la comédie de Térence Géta cite Démiphon pour son avarice (I, 2). Il a fait un voyage en Cilicie, où un ancien hôte lui promettait presque des montagnes d'or, pour y accumuler des richesses, quoiqu'il fût déjà fort riche:

in Ciliciam

Ad hospitem antiquom: is senem per epistolas

Pellexit, modo non montis auri pollicens.

Davus. Cui tanta erat res, et supererat?

Tel il se montre pendant tout le cours de la pièce, IV, 3, et surtout V, 6, où il est cause que Phormion découvre tout à la femme de Chrémès. — Argante n'est pas moins avare que lui, et il n'y a que sa crainte de la mort, qui soit assez forte pour l'emporter sur son avarice (II, 8—10).

Chrémès ne semble pas être si avare que Démiphon, quoiqu'il n'ait pas non plus laissé grand'chose à son fils, en s'embarquant pour Lemnos:

Neque, quod daretur, quicquam: id curarant patres.

On n'a qu'à comparer sa conduite (IV, 3 et V, 6) à celle de Démiphon; mais peut-être n'est-il prêt à tous ces sacrifices que pour empêcher que sa femme n'apprenne ce qu'il a été faire tous les ans à Lemnos. Cependant Phormion lui dit tout, et parceque Chrémès a failli lui-même, il est forcé par sa femme de souffrir les extravagances de son fils, dont elle fera l'arbitre dans le différend qu'elle a avec le père. La situation et le caractère de Géronte ne sont pas tout à fait les mêmes. Son avarice est encore plus grande que celle d'Argante; elle est peinte d'une manière très comique dans la onzième scène du II. acte. Puis il est encore plus imbécile qu'avare, à en croire Scapin. Pour s'en persuader on n'a qu'à lire la 11. scène du II. et la 2. scène du III. acte. Néanmoins c'est un caractère bien moins méprisable que celui de Chrémès. Il a aussi été marié deux fois, mais il n'a pas eu deux femmes en même temps. Des raisons de famille l'obligèrent à tenir secret son second mariage. Quelles furent ces raisons? Cela ne nous regarde pas plus qu'Argante. Il faut bien que nous nous contentions ainsi que lui de cette réponse. En suite du changement fait au caractère de Chrémès le rôle de Nausistrata devenait entièrement superflu dans la pièce française, ce qui nous semble un avantage beaucoup plus grand encore que le changement même dont nous venons de parler. Car si Chrémès est un mari de la pire espèce, Nausistrata est une épouse et une mère presque indigne de la farce, et qui nous inspire un mépris, tel que les expressions nous manqueraient pour le rendre.

Quel est enfin le caractère des deux fils? Comme ils sont amoureux, et que, leurs amours formant le sujet de la pièce, leurs caractères ne se montent guère que de ce seul côté, nous ferons bien de les étudier d'abord dans l'objet de leur flamme. Dans le Phormion les deux jeunes personnes ne paraissent pas même sur la scène, c'est-à-dire elles ne sont pas regardées comme des êtres moraux, ayant une dignité personnelle, mais comme des créatures dépourvues de tout mérite individuel et n'ayant de mérite que celui de servir de jouets aux hommes. Pourtant il en est souvent question, et ce qu'on dit d'elles n'est guère de nature à ébranler le jugement que nous venons d'énoncer.

Dès la deuxième scène du premier acte Géta nous parle de Phormion ainsi que de la chanteuse. Tandisque la chanteuse n'a pas même de nom, celle-ci en a un en sa qualité de citoyenne d'Athènes, c'est-à-dire de fille, de femme, ou de mère d'un citoyen. Voyons ce qu'en dit Géta. Il peint l'état pitoyable où ils la trouvèrent auprès du corps de sa mère; mais la vue de cette scène ne lui arrache que l'exclamation:

Virgo pulchra! et quo magis diceres,
Nihil aderat adiumenti ad pulchritudinem:
Capillus passus, nudus pes, ipsa horrida,
Lacrumae, vestitus turpis: ut, ni vis boni
In ipsa inesset forma, haec formam extinguerent.

„Quelle était belle; d'autant plus qu'elle n'avait rien qui pût relever sa beauté: les cheveux épars, les pieds nus, l'air désolé et le visage baigné de larmes, mal vêtue, de sorte que tout cela aurait effacé sa beauté, si elle n'avait été d'une beauté accomplie.“ On voit que Géta n'a des yeux que pour l'extérieur; on croirait presque que l'âme n'existe pas; même l'état désolé où Phormion se trouve, sa tristesse, dont le poète aurait pu se servir pour nous indiquer la bonté de son coeur, cette tristesse même n'est employée que comme un moyen de plus d'exalter la beauté de son corps. Combien la narration d'Octave dans Molière est différente de celle de Géta. Octave dit qu'ils la trouvèrent toute fondante en larmes, „la fille la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir... Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était;... et cependant elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agrémens et que charmes que toute sa personne... Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage; elle avait, à pleurer, une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde... Elle faisait fondre chacun en larmes en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelait sa chère mère; et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel... Un barbare l'aurait aimée.“ Cela parle tout seul; ce n'est plus un payen que nous entendons, pour qui la femme est un objet dépourvu de toute dignité morale, et qui ne connaît d'autre beauté que celle du corps, c'est un chrétien qui regarde les yeux comme un miroir de l'âme, et qui cherche, derrière la beauté du corps, une autre beauté plus durable et plus précieuse, la beauté morale. Comme pendant tout le cours de la pièce Phormion n'a d'autre importance que celle d'être l'objet des désirs d'Antiphon, nous ne nous arrêterons plus à son caractère. Qu'on nous permette seulement d'ajouter encore quelques mots sur celui d'Hyacinthe. Toutes ses paroles sont empreintes d'une douceur, d'une candeur et d'une bonté naturelle, qui vous vont au coeur, de sorte que, rien qu'à l'entendre, on dirait avec Octave: ce n'était qu'agrémens et que charmes que toute sa personne (I, 3. III, 1. 11.).

Quoique à nos yeux, il s'en faille beaucoup que l'égyptienne Zerbinette soit aussi aimable qu'Hyacinthe, la différence qu'il y a d'elle à la chanteuse de Térence est encore plus essentielle. La chanteuse est une esclave sans nom, appartenant de corps et âme à celui qui l'achètera, par conséquent une créature sans dignité morale, pas un être humain, rien qu'une chose. Zerbinette

appartient aussi à celui qui l'achète. Elle est vendue par la troupe à Léandre, comme la chanteuse l'est par Dorcion à Phédria; mais loin d'en faire à l'exemple de Térence un corps sans âme, Molière lui a donné un caractère très prononcé et un grand sentiment de sa dignité de femme. Elle n'a pas cette douceur, cette retenue, et cette pudeur, qui donnent tant de charmes à Hyacinte: elle est au contraire, peut-être en suite de sa vie aventureuse d'Egyptienne, d'un caractère hardi, franc et enjoué. C'est elle qui fait dire à Léandre, les larmes aux yeux, que, si dans deux heures il ne songe à apporter l'argent que les Egyptiens ont demandé pour elle, il va la perdre pour jamais. Pour juger de la différence qu'il y a entre ces deux caractères on n'a qu'à lire la première scène du troisième acte. Cette différence s'étend jusque sur leur manière de s'exprimer. Lorsque Hyacinte apprend que leurs amants ont arrêté qu'elles fussent ensemble, elle dit à Zerbinette: „Je reçois avec joie une telle compagne; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.“ Zerbinette lui répond: „J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.“ Suivent les propos un peu libres de Scapin, que celui-ci n'aurait jamais adressés à Hyacinte et qu'elle n'aurait sûrement pas jugés dignes d'une réponse. Puis viennent les quelques paroles qu'elles échangent entre elles et où l'assurance de Zerbinette contraste parfaitement avec le naturel de la douce et timide Hyacinte. Hyacinte avait dit que la ressemblance de leurs destins devait contribuer encore à faire naître leur amitié. Zerbinette lui répond qu'Hyacinte aura toujours l'appui de ses parents qu'elle connaît, tandis que ses parents à elle sont inconnus et qu'elle est dans un état qui n'adoucirait pas les volontés du père de Léandre qui ne regarde que le bien.

Quand Hyacinte lui observe qu'elle a l'avantage que l'on ne tente pas, par un autre parti, celui qu'elle aime, elle répond: „Le changement du coeur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête etc.“ réponse aussi conforme au caractère de Zerbinette que la réflexion suivante par laquelle finit cet entretien l'est à celui d'Hyacinte: „Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes dont deux coeurs se lient ensemble!“ En un mot, toutes deux elles sont vertueuses, chastes, mais Zerbinette, élevée parmi les Egyptiens, est plus hardie, sans façon et plus libre en paroles qu'Hyacinte. Quoique d'une humeur enjouée, elle a néanmoins un fond de sérieux. Reste encore la critique de Mr. Schlegel, qui trouve qu'elle est d'un caractère trop étourdi pour une Egyptienne. Je crois qu'il peut y avoir des étourdis partout, aussi bien parmi les Egyptiens, parmi les voleurs que parmi les honnêtes gens. Il était seulement du devoir de Molière de nous préparer à cette étourderie, ce qu'il a fait III, 1, en faisant dire à Zerbinette: „J'ai l'humeur enjouée et sans cesse je ris“ et puis: „Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd pas sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paie assez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.“ Molière, qui a peut-être prévu qu'on pourrait trouver cette étourderie un peu exagérée, a fait suivre la scène en question (III, 3) d'une scène entre Zerbinette et Sylvestre, où Sylvestre lui apprend qu'elle vient de parler au père de son amant. Elle dit: „J'étais toute remplie du conte, et je brûlais de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.“ Et quand Sylvestre répond: „Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires,“ elle lui demande avec raison: „N'aurait-il pas appris cela de quelque autre?“

Nous trouverons la même différence entre les deux amoureux de Molière et ceux de Térence qu'entre les amantes, et puis la même différence entre Octave et Léandre qu'entre Hyacinte et

Zerbinette. Commençons par Antiphon et Phédria. Géta nous apprend qu'Antiphon devint amoureux de Phanion aussitôt qu'il la vit, qu'il désirait la posséder, mais que, la vieille lui disant qu'il fallait l'épouser parcequ'elle était citoyenne d'Athènes, il finit par la prendre pour femme. On voit que l'amant est aussi digne de mépris que l'amante. Ce sont tous les deux des créatures sans dignité. Au lieu d'avoir pitié de la pauvre fille qu'il trouve dans un état si désolé, il ne voit que sa beauté, au lieu de chercher à la consoler et à la soulager dans sa misère, il n'a de désir plus ardent que d'achever sa ruine en la démoralisant. Même après l'avoir épousée il se plaint (V, 4) de n'avoir pas aimé une esclave comme Phédria, qu'il n'aurait pas eu besoin d'épouser. Il trouve qu'on ne devrait avoir de désirs que ceux qu'on puisse aisément contenter, comme Phédria, qui s'est tiré de peine aussitôt qu'il a eu de l'argent.

Quam scitum est, eiusmodi parare in animo cupiditatis

Quas . . . paulo mederi possis!

Hic simul argentum repperit, cura sese expedit.

J'espère que le lecteur me dispensera de parler plus au long du caractère moral de ces jeunes gens. Pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur l'amour de Phédria il suffit d'ajouter, qu'après avoir acheté son esclave, il va de suite faire la débauche avec elle chez Phormion (V, 5).

Nam potaturus est apud me.

Parlons maintenant d'Octave et de Léandre. Nous avons déjà observé que, quoique tous les deux très différents d'Antiphon et de Phédria, en tant que leur amour est plus pur, ils se distinguent entre eux d'une manière non moins frappante. Léandre est d'un naturel hardi. Il semble qu'il soit de préférence homme d'action et que les qualités de l'esprit l'emportent en lui sur celles du coeur. Octave nous rapporte que Léandre l'entretenait chaque jour de sa Zerbinette, lui exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, lui louait son esprit, et lui parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il lui rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de lui faire trouver les plus spirituelles du monde. Ce sont donc, outre la grâce et la beauté de Zerbinette, principalement les qualités de son esprit qui l'ont attiré. Quand son père Géronte lui demande (II, 3) ce qu'il a fait pendant son absence il nie effrontément d'avoir fait quelque chose dont son père pût avoir lieu de se plaindre. Ayant appris que Scapin l'a trahi, il se jette sur lui, l'épée à la main (II, 5). Plus loin, quand Scapin lui dit qu'il n'a pu rien faire pour lui (II, 12), il veut s'en aller mourir, parce qu'il n'a que faire de vivre, si Zerbinette lui est ôtée, et quand enfin Scapin ne veut lui remettre l'argent qu'à condition qu'il lui permettra une petite vengeance contre son père, il lui permet de faire tout ce qu'il voudra. Il aime Zerbinette pour sa beauté et son esprit, sans faire la moindre mention de son coeur; et on dirait qu'il a pris à tâche de prouver, par toute sa conduite envers son père, qu'il ne se signale pas plus lui-même par les qualités du coeur qu'il ne semble les priser et chercher en d'autres.

Octave en est tout l'opposé. C'est un jeune homme timide et modeste, qui jusque-là se semble être très peu occupé de femmes, du moins Léandre le blâmait sans cesse de l'indifférence où il était pour les feux de l'amour. Quand il va, accompagné de Léandre, trouver Hyacinte, il ne sait pas encore qu'elle est belle, comme l'Antiphon de Térence; il sait seulement qu'il peut y voir quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensible, il en serait touché. Si c'est en effet la curiosité qui lui fit presser Léandre de voir ce que c'était, comme il le dit lui-même, ce n'est pour le moins pas une curiosité si suspecte que pourrait l'être celle d'Antiphon. Nous avons déjà vu plus haut que ce qui l'attachait tant à Hyacinte ce n'était pas sa seule beauté (Léandre lui dit seulement qu'il la trouvait assez jolie), mais aussi sa détresse et son bon naturel. Il ne la quitte donc pas de suite, comme fait l'Antiphon de Térence, sans dire mot, mais il tâche d'abord d'adoucir par quelques paroles la douleur de cette

charmante affligée. Il ne va pas faire à sa nourrice la demande qu'Antiphon fit à celle de Phœnion; mais il ne saurait plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Les fréquentes visites sont rejetées de la nourrice; on ne veut plus souffrir ses poursuites, à moins qu'il ne l'épouse: et le voilà marié. J'ai déjà cité l'entretien d'Octave avec Hyacinthe (I, 3). Il y a dans cette scène un parfum de candeur et d'innocence, tout ce qu'ils se disent respire une tendresse qui part du coeur et qui vous charme tellement que je voudrais la transcrire en entier. Leur langage ne plaira pas sans doute à Mr. Schack, et à tous ceux qui veulent que l'amour parle et agisse comme les amoureux de la comédie espagnole; ce n'est que le langage du coeur, non pas celui d'une fantaisie désordonnée. Octave se montre aussi meilleur fils que Léandre. Quand Scapin, pour le préparer à soutenir avec fermeté l'abord de son père, lui fait des reproches, comme s'il était Argante lui-même, il demeure interdit, parcequ'il s'imagine que c'est en effet son père qu'il entend; à peine le voit-il venir de loin, qu'il prend la fuite; mais son amour est le plus fort. Il souffre donc, aussi bien que Léandre, que Scapin escroque de l'argent à son père, pour qu'il puisse soulager Hyacinthe dans sa misère; et enfin, (III, 11) quand il se trouve en présence de son père, il déclare résolument que toutes ses propositions de mariage ne serviront de rien et que ses résolutions sont prises, qu'il mourra plutôt que de quitter son aimable Hyacinthe; qu'il l'aimera toute sa vie et qu'il ne veut pas d'autre femme.

Cette comparaison des caractères des deux pièces suffira pour démontrer que dans son imitation du Phormion Molière n'a pas agi en imitateur servile ou maladroit et peu scrupuleux, mais en homme indépendant, et que les caractères de sa farce sont beaucoup plus respectables et moraux que ceux de la comédie de Térence: que I. l'amour tout sensuel de la comédie payenne, où l'on ne demande même pas si les femmes, regardées comme des choses, répondent à l'amour qu'elles inspirent, s'est changé entre ses mains en un amour chrétien, mutuel et sans tache; II. que ce Phormion, qui par pur égoïsme soutient les deux jeunes gens dans leurs débauches, est bien moins excusable que Scapin, qui fait tout sans intérêt personnel, seulement parcequ'il s'intéresse au bonheur des deux couples; III. que le caractère de Chrémès (Géronte), quoique peu estimable dans les deux pièces, est loin de mériter le même mépris dans Molière que dans Térence; IV. que le rôle de Nausistrata, mère sans pudeur, femme dépourvue de tout sentiment de la dignité de son sexe, qui s'efforce d'affirmer encore son fils dans son immoralité, personnage qui ne mériterait pas de figurer dans la farce la plus indigne, a été dûment retranché par Molière et que V. le philosophe Davus n'a été traité que selon ses mérites, en subissant le même sort.

Comme il nous manque l'espace pour traiter, comme elle le mérite, la deuxième partie de la tâche que nous nous étions imposée, nous en resterons là, heureux en attendant, si nous avons réussi à prouver au lecteur que dans tout ce que Molière a changé, ajouté et retranché en fait de caractères, il a fait preuve d'une moralité infiniment supérieure à celle du poète payen; et la poésie, quoiqu'on en dise, ne pourra jamais que gagner à être morale. Enfin, quand on considère que Molière s'est donné cette peine dans une farce, peut-être qu'on hésitera à le traiter, à la suite de Mss. Schlegel, Eichendorff et Schack, d'imitateur maladroit et sans honte, ou ce qui revient au même, d'homme sans dignité et sans moralité; et on ne rangera plus avec Mr. Eichendorff parmi les poètes payens, ce beau génie, que nous regardons, abstraction faite de quelques ouvrages de sa jeunesse, comme le plus moral et le plus pur de tous les grands poètes comiques qui ont travaillé pour la scène.

